

L'AVENIR

JOURNAL PUBLIÉ DANS LES INTERETS POPULAIRES.

VOL. 1.

MONTREAL, SAMEDI 7 AOUT 1847.

N 5.

DON CÉSAR DE BAZAN.

DRAME EN CINQ ACTES, MÉLÉ DE CHANT.

PAR MM. DUMANOIR ET DENNERY.

PERSONAGES.

CHARLES II, roi d'Espagne. MARITANA, chanteuse des rues.
DON CÉSAR DE BAZAN. LAZARILLE.
DON JOSE DE SANTAREM. UN CAPITAINE.
LE MARQUIS DE MONTEFIOR. UN BATELIER.
LA MARQUISE DE MONTEFIOR. UN JUGE.

Un Alcade, Seigneurs, Peuple, Soldats, Bohémiens.

La scène est à Madrid.

ACTE PREMIER.

Une place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARITANA, LE ROI, GENS DU PEUPLE, puis DON JOSE.

Au lever du rideau, le peuple entoure la Maritana, qui chante. Le Roi vêtu de noir et couvert d'un large manteau, se tient à l'écart, sur la gauche, les yeux fixés sur le Maritana, et semble absorbé dans sa contemplation.

CHŒUR.

Air de M. Pilati.
Allons, allons, la belle,
Dis-nous tes gais refrains;
Chanson vive et nouvelle
Dissipe les chagrins.

MARITANA.

1er COUPLET.
Un roi de Castille
Un jour chevauchait;
Une jeune fille
Dans le pré fauchait
Sa voix douce et tendre
Charmait la moisson,
En faisant entendre
Joyeuse chanson.
Le roi de Castille,
Pris pour un simple écuyer,
Lui dit: Jeune fille,
Veux-tu mon cœur tout entier?
Quoi! dit-elle, il m'aime!
A moi, qui fais la moisson,
Le bonheur suprême,
Pour une chanson!

CHŒUR.

Ainsi, cette histoire
Dans les tems se passa;
Nous devons en croire
La Maritana.

Tous. Vive la Maritana!

LE ROI, la regardant. Qu'elle est belle!

DON JOSE, apercevant le Roi. Lui!... encore lui!... C'est la troisième fois qu'à pareille heure, je le surprends sur cette place!

MARITANA, au Roi. Pour l'amour du ciel, Seigneur cavalier!

LE ROI, à part. Sainte mère de Dieu! qu'elle est belle!

MARITANA. Votre excellence n'a-t-elle que ce regard sévère et triste pour payer les chants de la Maritana?... Allons, mon gentilhomme, vous trouverez bien au fond de votre bourse quelques pauvres maravédís. (Le Roi, sans la quitter des yeux, jette une pièce d'argent sur son son tambour de basque, et

s'éloigne précipitamment.) Un quadruple!... un beau quadruple d'or!... Et moi qui tremblais en approchant ce cavalier!... moi qui me sentais glacée par son regard!... Oh! j'avais tort: c'est quelque grand seigneur, bien compatissant, bien généreux, et surtout bien riche.

DON JOSE, s'approchant d'elle. On vous a donc fait, mon enfant, une bien belle offrande?

MARITANA. Voyez! Quelque noble seigneur.

DON JOSE. C'est Don Rafaël d'Arpinas, le plus riche banquier de l'Espagne. (A part.) Ah! majesté! vous pouviez vous trahir!

On entend sonner les cloches.

MARITANA. L'angelus!.. (Tous s'agenouillent, puis se relèvent et s'éloignent lentement.) Voilà que l'on m'abandonne pour aller à l'office... Au revoir, mes bons amis; dans une heure vous me retrouverez sur cette place.. prête à annoncer l'avenir, à vous dire la bonne aventure.

Elle reconduit ceux qui s'éloignent.

DON JOSE, sur le devant. Lui!... le roi!... amoureux de la Maritana!

SCÈNE II.

MARITANA, DON JOSE.

MARITANA, revenant. Plus personne...

DON JOSE. Si fait... un ami.

MARITANA. Un ami?

DON JOSE. Qui veut aussi payer le plaisir que vos chants lui ont causé.

Il lui donne un quadruple.

MARITANA. Un quadruple!... (Tristement.) Encore un.

DON JOSE. De quel air vous dites cela?... Est-ce l'offre de cet or qui vous attriste ainsi!

MARITANA. Oui, monseigneur.

DON JOSE. Pourquoi?

MARITANA, hésitant. Pourquoi!...

DON JOSE. Je vous ai dit que vous m'intéressiez... vous pouvez vous fier à moi... Eh bien!... vous hésitez?

MARITANA. Pardonnez-moi, monseigneur; mais je suis orpheline, trop pauvre pour avoir des amis, et il y a si longtemps que j'ai perdu ma mère, que mon cœur ne sait plus confier à personne ses joies et ses douleurs.

DON JOSE. Et d'où vient que mon quadruple vous attriste de la sorte?

MARITANA. Parce que... parce que c'est trop... ou pas assez.

DON JOSE. Comment?

MARITANA. Lorsque j'étais enfant, ceux que mes chansons importunaient me jetaient quelque petite monnaie pour se débarrasser de moi... Maintenant, que je suis femme, on ne me renvoie plus, on m'écoute... On ne m'écoute pas seulement, on me regarde... On ne me jette plus dédaigneusement un maravédís... on m'offre des réaux, et quelquefois de l'or!

DON JOSE. Eh bien?

MARITANA. Eh bien! cet or, monseigneur a chassé de mon âme la paix et la sérénité... Enfant, j'étais heureuse quand j'avais le pain du jour et le pain du lendemain... A présent je fais des rêves d'ambition et d'orgueil... Ces pièces d'or qu'on me donne, je les compte chaque soir, et je me désespère en songeant combien il en faudrait encore pour payer de riches parrures, des bijoux des pierreries, tout ce que je rêve, enfin!

AIR de la Reine d'un jour.
Des chevaux, des valéts,
Un carrosse, un palais,
Des habits de duchesse
Eclatants de richesse,
C'est cela que je veux,
Oui, voilà tous mes vœux !
Beaux trésors, biens si doux,
Ah ! quand donc viendrez-vous
A vous seuls je prétends,
Et voilà si longtems,
Si longtems,
Que je rêve et que j'attends !

Quand passe une comtesse,
En beaux habits de cour,
Je dis avec tristesse :
Quand donc viendra mon tour ?
Mais bientôt dans l'espace
En vain mon œil la suit...
Ce char doré qui passe,
C'est mon rêve qui fuit !
Beau carrosse et doux rêve,
Qu'un seul instant m'enlève,
Chaque nuit, chaque jour,
J'attends votre retour !...
Des chevaux, des valets, etc,

DON JOSE, à part. Ambitieuse et coquette ! c'est bien.
MARITANA. Vous riez de ma folie, n'est-il pas vrai, monseigneur ?...

DON JOSE. Moi !... non pas, je vous jure... Je pense même que tous vos beaux rêves pourraient bien s'accomplir un jour.

MARITANA. Vous croyez me surprendre ou me flatter en me me disant cela... vous vous trompez, monseigneur.

DON JOSE. Vraiment ?

MARITANA. Oui, j'ai comme un vague pressentiment... comme une secrète espérance... Et puis, on s'occupe de moi, on parle de moi dans Madrid... Des personnes du plus haut rang... et il en est une... plus puissante et plus élevée que les autres...

DON JOSE, à part, frappé de surprise. Le roi ! (Haut.) De qui donc parlez-vous ?...

MARITANA. De la reine !

DON JOSE, surpris. La...

MARITANA. La reine, qui plusieurs fois a fait arrêter son carrosse pour m'entendre chanter, qui a daigné jeter sur moi un regard plein de compassion et de bienveillance, qui a souri à mes chansons joyeuses, a pleuré à mes ballades plaintives... (Avec fierté.) Oui, monseigneur, j'ai fait pleurer la reine !...

CRIS AU DEHORS. Vive la reine !...

MARITANA, vivement. C'est elle !... qui revient de l'église de la Visitation !... Je cours me placer sur son passage... Je finirai peut-être encore couler une de ses précieuses larmes !... Et voyez-vous, monseigneur, tout ambitieuse que je suis, j'aime encore mieux cette aumône là que la vôtre ?

DON JOSE. Au revoir, la belle Maritana !

Elle sort.

SCÈNE III.

DON JOSE, seul.

Oui, tout ce que tu rêves, tu pourras le posséder... car tu possèdes déjà mille fois plus que ces grandes dames dont tu envies le sort... toi, qui as su réveiller le cœur endormi de ce roi ! ... Ah ! il est amoureux, ce monarque au-tère et triste, inaccessible jusqu'à ce jour à toutes les séductions !... dont les yeux ne s'étaient jamais arrêtés sur une femme !... pas même peut-être sur la sienne !... Il a un cœur et des désirs !... Ce sont pour moi de puissans auxiliaires !... Donner une maîtresse à ce roi, c'est à la fois le dominer par celle dont j'aurai fait une favorite, et détacher la reine de son mari, qui l'aura outragée... La reine !... qui sait quel espoir me s'ra permis, si je parviens à mettre autant de jalousie dans son cœur... (mystérieusement) qu'il y a d'amour dans le mien !... Mais comment arriver à ce but ? L'inflexible étiquette de notre cour ne permet pas de tenter le moindre rapprochement entre le roi d'Espagne et une fille de rien... Obstacle insurmontable !... Et cependant, pour que la pensée du roi se fixe sur cette femme, pour que ce désir devienne passion, il faut la présence de Maritana à la cour, il lui faut le droit d'approcher sa majesté, c'est-à-dire un nom, un titre... tout ce que donne un grand mariage... moins le mari cependant. (On entend un grand bruit dans l'hôtellerie.) Encore quelque querelle !... Décidément, je ferai fermer le tripot du vieux Penas.

SCÈNE IV.

DON JOSE, DON CÉSAR.

DON CÉSAR, sortant de l'hôtellerie, un peu aviné. Vous êtes de misérables fripons, que je châtierais... si je ne craignais de salir mon épée ! (Au public.) Je viens de jouer avec des manants... et ils m'ont volé... comme des grands seigneurs !... (Se-

count ses poches.) Oh ! ils ne m'ont rien laissé... et si la Providence ne m'envoie pour ce soir un souper et un gîte... j'aurai le ciel pour m'abriter et le grand air pour me nourrir... le gîte n'est pas chaud et le souper est léger.

DON JOSE, qui l'a observé. Eh mais ! si je ne me trompe... c'est Don César de Bazan !

DON CÉSAR. Don José de Santarem ! (A part.) Il est fort bien couvert... Quel intérêt peut-il avoir à me reconnaître ?

DON JOSE, lui tendant la main. Qu'il y a longtems que nous ne nous sommes vus !

DON CÉSAR. C'est vrai.

DON JOSE. Nous étions jeunes alors.

DON CÉSAR. Jeunes et brillants... (Il regarde son manteau. Comme on change !

DON JOSE. Vous aviez un beau nom et une grande fortune.

DON CÉSAR. J'ai conservé l'un, et j'ai perdu l'autre... je n'ai pas besoin de vous dire... ce qui m'est resté.

DON JOSE. En effet, je m'en souviens, votre ruine a fait grande bruit autrefois.

DON CÉSAR. Oui, mes créanciers ont beaucoup crié.

DON JOSE. Et votre position n'a pas changé !... C'est une si lourde tâche qu'un arriéré à combler !... que de veilles dettes à acquitter.

DON CÉSAR. Il y a cependant, par le tems qui court, une chose plus difficile encore que de payer d'anciennes dettes...

DON JOSE. Et laque le ?

DON CÉSAR. C'est d'en faire de nouvelles.

DON JOSE. Vous aviez quitté Madrid ?...

DON CÉSAR. J'y rentre aujourd'hui.

DON JOSE. Et où êtes-vous allé ?

DON CÉSAR. Partout où l'on se bat, où l'on boit, où l'on aime... Mais les deux villes où j'ai fait le plus long séjour, sont Alicante et Xérès... je ne sais plus pourquoi.

DON JOSE. Vous avez mené joyeuse vie ?

DON CÉSAR. Pas trop... Dans tous les pays, pour aimer et boire... on paye... N'importe, je marchais toujours devant moi sans m'enquérir du nom des contrées que je traversais... mais semant sur ma route quelques créanciers et quelques duels... précieux jalons qui devaient me faire reconnaître mon chemin, quand je rentrerais dans ma ville natale.

DON JOSE. Et quel motif vous a ramené à Madrid ?

DON CÉSAR. L'espérance, la douce et felle espérance... Retournons là-bas, me suis-je dit... le sort a dû me sourire, et je rouvrirai mes créanciers morts... Erreur !... Un débiteur peut mourir, un créancier jamais !... Loin de là, le nombre des miens s'était accru

DON JOSE. Comment ?...

DON CÉSAR. Ils avaient fait des petits... Mais que se passe-t-il de nouveau dans Madrid ?... boit-on toujours, chante-t-on toujours et se bat-on toujours ?...

DON JOSE. Les duels sont rares aujourd'hui... Le roi vient de rendre un édit, à l'instar de ceux de France...

DON CÉSAR. Ah bah !... la mort pour un coup d'épée ?

DON JOSE. Quiconque se sera battu, sera fusillé... et cela, pendant tout le cours de l'année... la semaine sainte exceptée.

DON CÉSAR. Vraiment ?... Si l'on se bat pendant la semaine sainte.

DON JOSE. Pendant la semaine sainte... on sera perdu.

DON CÉSAR. Diable !... mais c'est aujourd'hui qu'elle commence.

DON JOSE. Justement.

DON CÉSAR. Merci de l'avis... je deviens un agneau... pour huit grands jours au moins... je ne me soucie pas d'être pendu... Quant à être fusillé... j'y pensera... la semaine prochaine... Mais vous ne me parlez pas de vous-même... Vous étiez ambitieux... à quoi êtes-vous arrivé ?... qu'êtes-vous devenu ?

DON JOSE. Moi ?... rien.

DON CÉSAR. Rien ?... Ce n'est qu'un peu plus que moi.

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN BATELIER ET LAZARILLE.

LE BATELIER, amenant Lazarille, qu'il tient par le bras. Allons, petit, il faut rentrer chez ta mère... sécher tes larmes, et ne plus songer à ces sottises-là...

LAZARILLE, se défendant. Vous avez tort... s'il me convient de mourir, j'en trouverai toujours le moyen !

DON CÉSAR. Hein?... qui est-ce qui parle de mourir?... un enfant!...

DON JOSE. Oui, vraiment!

LE BATELIER. Un enfant, qui voulait se noyer...

DON CÉSAR. Ah bah!... se noyer... dans l'eau?

LE BATELIER. Et dans quoi voulez-vous qu'on se noye?

DON CÉSAR. La dépend... Ainsi, tu voulais mourir...

LAZARILLE. Et je le veux encore.

DON JOSE. Mais pourquoi?

DON CÉSAR, *gravement*. Est-ce qu'à ton âge, tu aurais déjà des créanciers?...

LAZARILLE. Je suis apprenti armurier... c'est à moi qu'est confié le soin des arquebuses du régiment des gardes...

DON CÉSAR. Tu veux le noyer, quand tu as des arquebuses sous la main?... Tu n'aimes donc pas ton métier?

LAZARILLE. Sous prétexte que les armes ne se sont pas trouvées ce matin en bon état, un des messieurs les capitaines veut me faire donner cinquante coups de bâton!

DON CÉSAR. Cinquante coups de bâton?... Allons, c'est trop.

LAZARILLE. Oh! ce n'est pas le nombre qui m'effraye... je ne crains pas la souffrance... je crains la honte!

DON CÉSAR, à don Jose. Il a du cœur, cet enfant-à!... Nous intercéderons en ta faveur.

LAZARILLE. Le capitaine est bien cruel... son lieutenant voulait me faire grâce, il a vainement prié pour moi...

DON CÉSAR, *montrant don Jose*. Il ne refusera pas deux bons gentilshommes...

DON JOSE. Excusez-moi... mais j'ai dans ce moment quelques motifs pour ne paraître en rien dans cette affaire.

DON CÉSAR. Soit... ce sera assez de moi.

LAZARILLE. *effrayé*. Ah! grand Dieu!...

DON CÉSAR. Qu'as-tu donc?

LAZARILLE. C'est lui!... suivi de soldats!... ils me cherchent sans doute!...

DON CÉSAR. Place-toi derrière moi... tu as pour te défendre... César et son épée.

DON JOSE, *bas*. Souvenez-vous de l'édit royal!

DON CÉSAR. Oh! diable!... et de la semaine sainte, surtout!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE CAPITAINE, DEUX SOLDATS.

LE CAPITAINE, *montrant Lazarille*. Le voici... qu'on l'arrête!

DON CÉSAR, *très-humblement*. Un instant... Souffrez, permettez, monsieur le capitaine, que je vous adresse humblement quelques mots en faveur du coupable...

LE CAPITAINE, *sans l'écouter, aux soldats*. Eh bien! n'avez-vous pas étendu? obéissez!...

Les soldats s'approchent.

LAZARILLE. Grâce, capitaine!...

DON CÉSAR. Vous l'entendez. ce pauvre enfant demande grâce... et je joins respectueusement (*il ôle son chapeau*) ma voix à la sienne.

LE CAPITAINE. Fais exactement ton service, et tu nous épargneras ainsi, à toi le châtiment, à moi tes larmes... (*regardant don César*) et de sottes prières.

DON CÉSAR, *vivement*. (Hein!... *À part, changeant de ton*.) Ah! si ce n'était la semaine sainte! (*Avec calme*.) Eh bien! capitaine, tout cela vous ennuie... faites cesser tout cela d'un mot... larmes et prières vont s'arrêter, dès que vous aurez dit: Grâce!... Capitaine!...

Il prend le pan de son manteau.

LE CAPITAINE, *retirant son manteau*. Un manteau neuf... que je désire garder sans tache!...

DON CÉSAR, *avec colère concentrée*. Monsieur!... (*Se reprenant, à part*.) Oh! la semaine sainte! la semaine sainte!

DON JOSE, *à part*. Le capitaine est bien hautain!

DON CÉSAR, *avec calme*. Finissons... Je suis certain que vous êtes bon gentilhomme... Moi, j'ai engagé mon honneur à obtenir ce pardon... vous comprenez cela, n'est-ce pas?... Eh bien! je vous supplie... je vous conjure...

LE CAPITAINE. Quand donc ce mendiant aura-t-il fini?... Je ne peux rien vous faire, mon brave homme.

DON CÉSAR, *avec explosion*. Non?... Eh bien! je vais te faire quelque chose, moi!

LE CAPITAINE. Insolent!...

DON CÉSAR. Car, c'en est trop à la fin!... Adieu la semaine sainte!... Monsieur le capitaine, je vais vous tuer.

LE CAPITAINE. Hein!... comment?...

DON CÉSAR. Comment?... avec ceci... avec mon épée, qui ne peut qu'honorer la vôtre en la touchant... car je me nomme don César de Bazan, comte de Garofa, et j'ai droit de rester couvert devant le roi... moi, qui vous ai parlé chapeau bas!... Je vous prie, je vous supplie, je suis soumis et humble... vous me répondez avec hauteur et insolence!... Je fais un appel à votre pitié, et vous me traitez de mendiant! moi!... Par ma foi, c'est trop abuser de ma patience et de l'édit royal! (*Le toisant*.) Vous êtes d'une riche embonpoint, capitaine... le diable n'observe pas la semaine sainte, lui, et je vais lui envoyer de quoi faire gras!

Il tire son épée.

LE CAPITAINE. Un duel!

DON CÉSAR. A moins que vous ne soyez aussi lâche qu'impitoyable!...

LE CAPITAINE. Partons!

LAZARILLE. Vous battre pour moi!

DON CÉSAR. Au revoir... Le lieutenant veut te faire grâce, petit?... sois tranquille: dans dix minutes, je le fais capitaine! Il sort, suivi de Lazarille et du Batelier.

SCÈNE VII.

DON JOSE, puis MARITANA.

DON JOSE. Don César est une bonne lamme... je craindrais fort pour son adversaire, s'il m'intéressait le moins du monde.

MARITANA, *avec des transports de joie*. Je l'ai vue!... elle a fait de nouveau arrêter son carrosse, elle a daigné me sourire!...

DON JOSE. La Maritana!... (*À part*.) Qui sait?... ce fou de don César travaille peut-être, à l'heure qu'il est, à l'accomplissement de mes projets. (*Allant à elle*.) Toujours rêvant grandeur et richesse!

MARITANA. Vous n'êtes donc pas allé au-devant de sa majesté, monseigneur?

DON JOSE. Non, j'y attendais.

MARITANA. Vous désirez me parler?... le moment est bien mal choisi... voyez l'office divin est fini... voici venir toutes les bonnes gens auxquels je vais tirer leur horoscope.

Tout le peuple entre en scène.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Air du Cheval de Bronze. (Entrée du prince, au 1^{er} acte.)

CHŒUR.

Pour qu'on révèle

Notre avenir,

À toi, la belle,

Il faut venir.

Dis-nous notre avenir!

MARIANA.

1^{er} COUplet.

Du destin, que je pénètre,

Je sais les secrets,

Et je vais faire connaître

Ses lois, ses arrêts!

Quand je parle, quand j'ordonne,

Que pers nne

Ne s'étonne:

Car c'est le bon Dieu qui donne

Le bonheur que je promets.

Voyons, par qui commencerai-je?

TOUS.

Par moi! par moi!

MARITANA, à un jeune soldat

À vous, d'abord.

Essayez de mon sortilège;

Je vais prédire votre sort.

LE SOLDAT.

Volontiers.

MARITANA, consultant sa main

Vous aimez femme jeune et jolie...

LE SOLDAT, parlé. C'est vrai!

MARITANA.

Qui, ce soir, fera la folie

De tromper un mari trop vieux,

Au profit d'un jeune amoureux.

UN VEILLARD, s'avançant.

À mon tour.

MARITANA.

Vous avez femme jeune et jolie...

LE VEILLARD, parlé. C'est vrai!

MARITANA.

Qui pourrait faire la folie
De tromper un mari trop vieux,
Au profit d'un jeune amoureux.

LE VEILLARD, *parlé.* Ah bah! (*Se rassurant.*) Quelle plaisanterie!... (*Allant au jeune soldat.*) Filleul?

LE SOLDAT. C'est vous, parrain?

LE VEILLARD. Viens-t'en souper chez moi.
Ils sortent ensemble.

MARIANA, à une jeune fille.

Pour époux je t'annonce un riche châtelain.

A qui, maintenant?...

DON JOSE, s'avancant.

Bohémienne.

A moi, s'il te plaît.

MARITANA.

Votre main.

DON JOSE.

Changeons de rôle, et donne-moi la tienne.

MARITANA.

La mienne?

DON JOSE.

Oui, ta main.

2e COUplet.

Tu te bornes à promettre

Un bel avenir:

Mieux que toi, je puis peut-être

Promettre... et tenir.

(*Gaiement.*)

Quand je parle, quand j'ordonne,

Que personne

Ne s'étonne...

(*Plus sérieusement.*)

Car c'est moi-même qui donne

Le bonheur que je promets.

MARITANA. Vous?

DON JOSE, baissant la voix. Moi, don Jose de Santarem!

MARITANA. Le premier ministre!

Elle s'incline.

DON JOSE. Oui, grâce à moi, et en suivant mes conseils, tu seras avant peu plus riche que les belles dames pour qui tu chantes... et bientôt, envie des duchesses, dont tu envies le sort aujourd'hui.

MARITANA. Et pour être tout cela, que faut-il faire?

DON JOSE. Silence!...

SCENE VIII.

LES MÊMES, DON CÉSAR, LAZARILLE, PEUPLE, puis
UN ALCALDE ET DES SOLDATS.

DON CÉSAR, *essuyant son épée.* Ce gros capitaine n'avait pas la vie dur... Mais ce que j'ai de mieux et de plus pressé à faire, c'est de reprendre le cœur de mes voyages... l'édit royal me donnera des ailes.

LAZARILLE. Un alcalde et des soldats!

DON CÉSAR, *allant au fond.* Serait-ce déjà pour moi? (*Voyant que les soldats l'entourent.*) C'est parbleu bien pour moi.

L'ALCALDE. At nom du roi, je vous arrête!

DON JOSE, à part. Ah!... c'est bien.

DON CÉSAR. Messieurs, je suis à vous. (*A part.*) Je crois que j'ai mal fait de revenir à Madrid.

FINAL.

AIR de M. Pilati.

CHŒUR.

Ciel! arrêter un gentilhomme!
Parlez, quel crime a-t-il commis?
C'est don César qu'on le nomme,
Et nous sommes ses amis.

MARITANA, à don Jose, avec anxiété pendant que la foule entoure don César.

Délivrez-moi du doute qui m'opresse!
Rendez le calme à mon cœur éperdu!
Quand donc viendra la grandeur, la richesse?
Quand donc?

DON JOSE.

Demain.

MARITANA.

Demain!

DON JOSE, à part, regardant don César.

Il est perdu.

MARITANA, à part.

Demain je sera duchesse!

DON CÉSAR, à part.

Demain... je serai pendu.

(*Parle.*) Décidément, je suis fâché d'être revenu à Madrid.

CHŒUR.

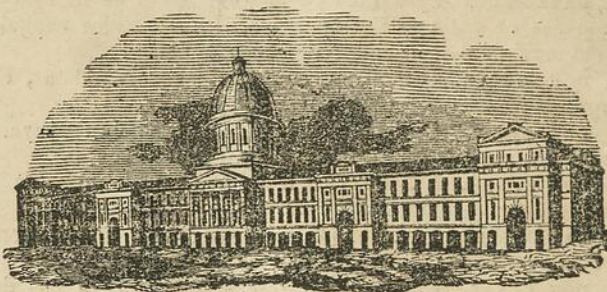
Ciel! arrêter un gentilhomme!

Parlez, quel crime a-t-il commis?

C'est don César qu'on le nomme,

Et nous sommes ses amis.

On emmène don César.



Chronique à la main.

La chronique qui a fait fureur pendant quelcques tems, qui ensuite est tombée, si bien tombée qu'on n'en voyait plus les indices si ce n'est dans de vieux journaux blanchis de poussière sur les tablettes de l'épicier, ou dans le sac à tout mettre des éditeurs, semble par le tems qui court reprendre son ancienne allure; on aime, on mignarde ces écrits qui, tout en contant les faits, intéressent par la manière dont ils sont donnés, on aime à lire ce mélange assaisonné de politique, de nouvelles, de religion, d'anecdotes, etc. etc. en un mot on adore la chronique.

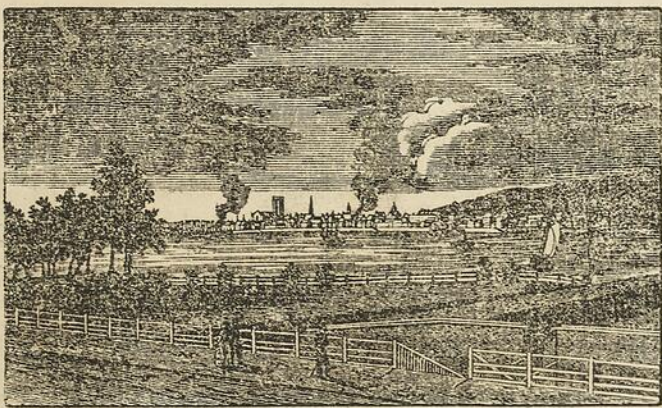
Mais que dire aujourd'hui, chers lecteurs, je vous le demande? dire que tous ceux qui ont deux jours à eux se sauvent à la campagne; que Montréal est bien malade; que notre ville est déserte; que les étrangers nous fuient comme des êtres contagieux; que le commerce est bien mauvais, que les affaires en général sont parvenues à un point de dénuement inouï jusqu'ici dans nos annales commerciales, qu'il n'y a que les médecins et les fabricants de cercueils qui ont de la vogue. Ce sont de ces choses propres tout au plus à contrister l'âme et sur lesquelles il ne faut pas réfléchir trop longtemps; Montréal est déjà assez mélancolique, tirons le rideau, parlons d'autre chose. Quant à nous, nous trouvons étrange parfois et toujours difficile la tâche d'écrire pour plaire à tout le monde surtout lorsqu'on travaille sous l'influence d'une atmosphère du tropique. alors les chroniqueurs comme d'ordinaire tirent le diable par la queue, et vivent au point le point, au jour le jour.

Grâce à la société télégraphique de l'Amérique du nord, Montréal possède un télégraphe qui le met en communication directe et continue avec toutes les villes des Etats-Unis. C'est mardi dernier que le fluide électrique est venu pour la première fois nous annoncer l'arrivée, à Boston, de la malle anglaise, la ligne est en pleine opération d'ici à Toronto, et déjà on parle de plusieurs petits secrets d'amoureux que la ligne aurait fait échanger entre des fiancés de Kingston, Toronto, Montréal, et vice versa; dans quelques semaines la ligne sera terminée d'ici à Québec et nous pourrions dans un instant communiquer avec notre ancienne capitale, donner la main aux agréables Québécoises en touchant ce fil électrique, et bientôt, nous l'espérons, on placera un instrument daguéréotype à chaque bout pour reproduire les portraits, de sorte que l'on pourra se parler et se voir aussi facilement que si les interlocuteurs étaient dans un même salon.

Les pauvres éditeurs, je les plains après ce tems-ci, ils auront du bonheur s'ils ne sont pas tout ruinés par le télégraphe électrique. Il n'y aura rien à prophétiser, rien à opposer, ils ne pourront même pas, en maintes occasions, exprimer leur opinion d'avance sur la tournure des choses. Ils n'auront pas le tems de faire composer ce qu'ils pensent sur le

futur, de donner quelques nouvelles l'intaines et d'y joindre quelques notes, que tout-à-coup le télégraphe viendra leur annoncer le contraire, tromper leur attente et c'est alors qu'ils seront bien forcés de dire comme le proverbe : *qui ne s'attend à rien n'est jamais trompé.*

Claude est un jeune homme trapu, aux membres musculaires, au teint brun ; les yeux noirs, l'esprit toujours préoccupé plutôt de l'avenir que du présent, exalté lorsqu'il sort de ses rêveries et aimant les entreprises grandioses, assez inconstant dans tout ce qu'il fait, excepté en amourettes. Il aime la campagne, dort peu et se rend de grand matin, soit



au Pied-du-courant, à l'île Ste-Hélène, à la montagne où quelques autres places champêtres où la nature peut lui inspirer quelque scènes nouvelles. Je ne sais pas trop par que hazard, un de ces bons matins, fantaisie nous prit d'aller prendre un bain dans notre beau fleuve : par un effort incroyable pour tous ceux qui nous connaissent il nous arriva de nous lever à 6 heures.

— Où vas-tu ? me demanda mon ami tout ébahi de me voir si matin,

— Je m'en vais me jeter à l'eau.

— Eh grand Dieu, pourquoi ?

— Pour le plaisir de me mouiller.

Rendus au pied du marché, d'un bond nous voilà dans un canot, l'aviron à la main pour gouverner, tandis qu'un gros roustaud ramait gaiment en chantant :

A l'église de Belœil, etc.

petite chanson canadienne qui nous fit grand plaisir d'entendre, et que nos campagnards chantent d'un ton qui pourrait égayer le caractère le plus morose.

— Etes-vous de Belœil, l'ami ? lui dis-je.

— Non, monsieur, mais de St-Marc.

— Cela explique pourquoi vous chantez cette chanson.

— Ah ! M. On la chante à Québec, dans les chantiers en haut, sur les cages en descendant les rapides, on la chante partout.

Un dernier coup d'aviron vint interrompre le canotier qui, à propos d'une chanson, s'appretait à nous défilier grain à grain toute l'histoire de sa vie.

En mettant pied à terre, qu'est-ce que nous apercevons, descendant à pas comptés la pente légère qui ondule vers la rive, nous apercevons qui ? notre ami Claude, avec son air de coutume.

— Eh bien, vieux mortier et brique, comment va ? lui criai-je de toute la force de mes poumons.

— Pas trop bien, voilà que depuis 4 heures je parcours en tous sens cette île militaire, et ma foi, si ce n'était que pour l'air pur qu'on y respire, je crois que ma pauvre cervelle aurait fait explosion.

— Quoi ! au désespoir ! et en honneur de quelle marmite, dis-moi donc ? Encore de tes plans en l'air, de tes projets magnifiques, de tes entreprises gigantesques pour faire fortune en un jour qui t'auront passé par la tête comme un songe, et dont les débris encombreront ton cerveau. Tu as vu la nuit dernière, sans aucun doute, le peuple semitrailler pour prendre des parts à un chemin à lisses que tu projettes pour traverser l'Atlantique.

— Bien, tu te trompes.

— Eh non !

— Eh bien, oui ! Ecoute, c'est toute autre chose, j'aime la jeunesse, tu sais, j'aime la veillesse aussi, en un mot, je suis phi-

lantrope au dernier point ; si je vois un pauvre diable qui souffre je souffre aussi, si j'en vois un qui a soif, j'ai soif ; je suis Canadien, ami de l'éducation, du progrès et de l'avancement moral et intellectuel des peuples. Moi, me voilà, c'est moi. Tout en marchant je pensais à une chose, mon cher Charles.

— Et quoi donc ? ton pays encore !

— Je disais le Canada est grand, et le deviendra encore bien plus. Nous sommes 600 mille âmes parlant français. De quelles améliorations n'est pas susceptible notre population des villes, et quel bien ne pourrait-on pas faire à celle des campagnes. La jeune génération d'à présent, instruite qu'elle est, devrait prendre l'initiative. Elle devrait former des associations de tout genre, association d'éducation, association des arts, des lettres, du progrès en un mot tout, ce qui nous manque, et se dire Frugalité, Egalité, Unité et Fraternité, voilà ce qu'il faudrait pour se rendre fort, puissant et inébranlable. Je contemplais le marché Bonsecours. Cet édifice colossal, et je continuais : Montréal est riche en bâtisses, riche en institutions, en science, en faits politiques, historiques, etc. etc., et c'est elle qui doit donner l'élan, c'est elle qui devrait se lever et marcher ! Marcher, car ce n'est qu'en marchant qu'on peut avancer.

Tandis que nous en étions sur les améliorations, sur les projets, nous montions et descendions graduellement la côte de l'île.

— Mais, ajouta notre ami Claude, les citoyens qui ont fait tant de bruit à propos d'un asile pour les émigrés et le gouvernement qui en a fait si peu, auraient bien pu choisir cette île comme la plus proche, la plus propre, la plus spacieuse et la plus commode pour cet objet ; qu'en penses-tu, ami ?

— Où aurait-on placé les soldats, répliquai-je ?

— On les aurait logés où ils sont maintenant, aux casernes, qui auraient été un cordon sanitaire suffisant pour protéger ces militaires contre la contagion ; car, je le crois, le Canada n'a jamais été mieux gardé par les habits rouges que par les émigrés de nos jours. Or vous avouerez que l'île serait bien gardée par seize à dix-huit cents malades de cette espèce.

J'allais lui poser une autre question, quand son batelier qui l'attendait depuis long-temps avait déjà donné le coup de rames du départ et chantait :

M'en fus à la fontaine
Pour pêcher du poisson,
Dondaine et Don
Pour pêcher du poisson,
Dondaine, etc.

Jean-Baptiste, le Gros-Bourdon, est en chemin pour venir d'Angleterre ; une lettre de Londres, venue par la dernière maille a apporté la nouvelle que notre cloche paroissiale était partie du 16 juillet pour ici à bord de *Ottawa*, de sorte que nous devons nous attendre à la revoir bientôt refondue, polie, frottée, et plus belle que jamais. Cette cloche énorme, la plus grosse que l'Angleterre ait jamais fondue, pèse le joli petit poids de 13 tonneaux 2 quintaux et 56 livres ou bien 29,400 livres ; le battant, 2 quintaux et 102 livres. Ce qui nous fait plaisir, c'est de voir que les fabricants de cette cloche ont eu la bonne idée d'envoyer, avec, un mécanisme pour donner l'alarme pour le feu, sonner un tocsin qui éveille sans peine les plus endormis et ce dans les plus mauvais tems de nos hivers. Le Gros-Bourdon, cette cloche-mère de toutes nos cloches, le mignon de nos commères, l'enfant gâté du peuple, fera encore entendre son timbre majestueux, appellera les fidèles à l'église, et fera trembler d'effroi ceux qui passeront sous les tours quand il sera en branle. Ce qui plaira plus peut-être encore, c'est qu'on se propose de le recevoir dignement, de lui faire une réception populaire, la Société St. Jean-Baptiste assistera à la bénédiction et en fera les honneurs, de sorte que la cérémonie sera imposante et belle à voir. Qui n'y assistera pas, qui n'ira pas voir la cérémonie religieuse, entendre les premiers sons de la cloche paroissiale après son baptême ? Tandis que nous en sommes à l'église, disons donc que la fabrique est après faire finir le dehors des tours, qu'on est après poser les jalousies ouvertures où sont les cloches, et espérons que, chemin faisant, elle fera terminer le bas et réparer le dedans de l'église, afin de lui donner cette dignité et cette noblesse que doit toujours avoir la maison de Dieu.

Mercredi dernier les amis du sport ont pu se récréer un moment : il y a eu une course dans l'après-midi à la Rivière St. Pierre entre l'*Empire Canadien* de M. St-Jean et le *Swift Boy* de M. Wilscam. Le vainqueur a été le *Swift Boy* qui a gagné facilement, ayant parcouru son mille en 2 m. et 46s. Son propriétaire a refusé £100 sur-le-champ. Quelle belle somme pour une bête !

Il a fait un tems magnifique cette semaine, aussi la campagne en a profité, tout pâtit, blanchit et jaunit, les grains ont une apparence sans pareille depuis longues années. Le foin est en quantité et se moissonne en bon état. Ceux qui voudraient respirer le bon air de la campagne ou fuir le renfermé de la ville, l'atmosphère impure, insalubre de notre cité, feront bien d'aller à la campagne à présent, c'est le meilleur, ils pourront jouir du plus beau spectacle que la nature peut offrir à l'œil humain, s'amuser tant et plus et revenir frais et rajeuni. C'est un bon conseil, suivez-le et vous nous en donnerez des nouvelles. Adieu.

TOUT ENDORMI.

Un Canadien à l'étranger.

Partout où l'on voit mille Français rassemblés, là éclate le sentiment toujours vif de la nationalité française. La France a je ne sais quoi en soi d'universel, d'entraînant que ses fils lui portent toujours un attachement inébranlable.

Les journées de juillet ont été célébrées par les Français de New-York, pour la première fois, avec un enthousiasme digne de la fête. Ils ont suivi le programme ordinaire des sociétés nationales et ont couronné la journée par un banquet où assistaient à peu près 200 convives. Plusieurs discours ont été prononcés parmi lesquels nous remarquons, avec plaisir, celui de M. Robillard, de Montréal, établi à New-York depuis quelques années, qui répondit à la santé proposée "Aux Canadiens-Français." Nous sommes fier de voir qu'il s'est trouvé un Canadien Français pour exprimer, en termes nobles et heureux, la sympathie toujours vivace qui anime les descendants de la France à l'étranger. Nous reproduisons ci-dessous, d'après le *Courrier des Etats-Unis*, une partie de son discours.

"En venant prendre une humble place à ce banquet, je n'ai éprouvé qu'un seul désir..... de venir assister en spectateur inaperçu à une de ces réunions nationales que les Français savent rendre toujours si brillantes, tant par le feu pétillant de leur esprit naturel, que par leur enthousiasme et leur patriotisme si entraînants.

Cet amour spontané pour tout ce qui est français, cette sympathie nationale, vous les portez partout, messieurs, puisqu'au milieu des souvenirs si glorieux à évoquer dans cette circonstance, vous avez bien voulu faire entendre le nom de ma patrie... cette colonie qui n'a pu mériter votre intérêt que par l'histoire de sa naissance et celle de ses malheurs.

Ma voix est bien faible et surtout bien peu compétente à vous dire tout ce qu'éprouve encore aujourd'hui LA NOUVELLE FRANCE pour sa mère naturelle.

L'éloquence des nombreux tribuns de mon pays pourrait seule représenter ici dignement le peuple qui vient de mériter votre souvenir.

Notre histoire contemporaine vous est de plus tracée tous les jours de main de maître par ces hommes habiles qui, à l'aide de la presse savent si bien faire vibrer ce fil électrique qui, d'un bout à l'autre du continent, rappelle au Français sa glorieuse origine.

Les événements extraordinaires qui se déroulent tous les jours sous nos yeux nous font tout espérer du 19e siècle, cet âge de miracles physiques et moraux, cet âge qui va bientôt écraser les derniers vestiges de l'égoïsme et de la tyrannie et rendre à toutes les nations opprimées la justice qui leur est due depuis si longtemps.

Le commerce, cet enfant du public autrefois si humilié, si persécuté, est enfin reconnu comme le meilleur économiste du bien-être des nations.

L'électricité semble être descendue de la voûte céleste pour prêter à la pensée de l'homme un langage aussi miraculeux qu'universel.

A l'aide de la vapeur, les nations les plus éloignées vont bientôt se serrer la main et se jurer un secours mutuel au premier signal du danger.

Les conquérants sanguinaires n'oseront plus morceler les pays et désaffranchir les masses, sous le prétexte tyrannique d'avoir vaincu leurs gouvernements.

La nationalité d'un citoyen ne datera plus du drapeau qui aura flotté sur son berceau ou de la position géographique où il aura pris jour.

Son nom, il le devra à la généalogie de ses pères.

On le reconnaîtra au sang qui coule dans ses veines, au langage qu'il aura balbutié le premier, à la religion qu'il tiendra de

ses ancêtres... et LE FILS DE LA FRANCE, éternellement fidèle à sa mère, ne cessera jamais d'être FRANÇAIS... Français en Amérique... Français en Algérie... Français au Canada MÊME... malgré les parchemins usés de la diplomatie."

Cette chaleureuse protestation du patriotisme canadien en faveur de sa vieille nationalité française a été, dix fois, interrompue par les applaudissements de l'auditoire.

Correspondance de la campagne.

M. l'éditeur.

La campagne, qui a toujours été assez inerte sur ces propres intérêts, commence à se refaire grâce aux bienfaits de l'éducation qui se répand et s'infiltré chez le peuple petit à petit. Les idées changent de ton, on est moins préjugé qu'autrefois, on aime mieux les améliorations, le progrès, on reconnaît la nécessité de l'enseignement primaire même au moyen de grands sacrifices, en un mot on peut dire que, depuis 1840, la population des campagnes de notre district a fait de grands pas vers son avancement et à l'avantage de son bien-être. Tous les jours de nouvelles pierres viennent s'ajouter au monument de l'éducation fondé par les efforts de généreux citoyens, de nouvelles sommes passent au crédit du fonds commun destiné à propager l'instruction et à mettre le peuple Canadien au niveau de l'autre. Dernièrement un de nos premiers citoyens de l'endroit, Elzéar Méthot, écrivain dévoué quelques jours après, a laissé le magnifique don de £300 à notre paroisse pour y ériger un couvent qui ne pourra pas manquer de nous être utile vu qu'il n'y en a pas entre les Trois-Rivières et la Pointe-aux-trembles de Québec, et que nous avons un grand nombre de cultivateurs aisés qui y enverront leurs enfants tandis qu'il ne les enverraient pas aux places éloignées. Nous pouvons donc espérer d'avoir dans deux ou trois ans une maison d'éducation pour les jeunes demoiselles sur un pied élevé, et, comme je vous l'ai démontré ; ce ne sera pas sans besoin.

Je vois par les derniers journaux qu'il y a toujours un grand nombre d'émigrés entassés dans Québec et Montréal, vous seriez peut-être surpris si je vous disais qu'il y en a un certain nombre dans presque toutes les campagnes d'ici. Il en est venu ici deux familles se réfugier dans une de nos concessions où ils avaient une famille qui leur était allié, et sur douze à treize qu'ils étaient il y en a six de mort atteints des fièvres des émigrés. La maladie ne s'est pas étendue chez nos habitants, ce qui est dû au peu de rapport qu'ils ont ensemble, ces derniers ne parlant ni ne comprenant un mot d'anglais, encore bien moins que ceux de votre district. A la Rivière-du-chêne, comté de Lotbinière, il en est mort un ou deux aussi ; j'ai entendu dire que, derrière le Cap Santé, il en était mort plusieurs, mais je ne suis pas certain du fait.

Messieurs Normand, les grands entrepreneurs qui ont construit les superbes ponts de Ste-Anne, Batiscan et St-Maurice, en construisent un maintenant sur la Rivière-du-chêne, dont j'ai déjà parlé plus haut. J'aurais désiré vous dire un mot sur ces ponts, mais je n'en ai pas le tems, ce sera peut-être pour une autre fois.

La récolte a une apparence magnifique ici, on est en pleine fanaison, le foin est bon et en grande quantité.

Les patates sont belles ; elles profitent rapidement et les grains promettent beaucoup. J'ai vu de l'orge coupé hier au cap de la Magdeleine.

Je ne vous parlerai pas au long de politique, vous devez en être fatigué : on commence à l'être ici aussi, du ton que va la chanson par le temps qui court, je crois qu'il ne sera pas difficile d'organiser une agitation forte et puissante basée sur celle de Québec. Que les principales places fassent parti, la chose et tout ira bien.

La nouvelle loi des municipalités ne fera pas fureur ici voilà tout ce que je puis vous en dire, ne la connaissant pas beaucoup, mais l'idée seulement de voir chaque conseiller de paroisse essayer à tirer au plus fort la poche chacun dans son coin du comté est assez pour voir ce que ça sera. Et n'avons-nous pas eu l'expérience des corporations de District ? Il est impossible qu'il y ait cet ensemble d'union et d'accord dans un comté qu'il y a dans une paroisse. Que l'on dise ce que l'on voudra, la paroisse, c'est le foyer domestique où chacun habite en frère et où tous ont le même intérêt aux améliorations.

PAUL, fils aîné.

Ste-Anne-de-la-Pérade, 2 août 1847,

Revue Théâtrale.

Le 10 juillet a été un jour de fête pour les amateurs de l'art dramatique de cette ville. Ce jour-là a eu lieu, en présence d'un concours immense de spectateurs, l'inauguration du magnifique théâtre dont M. Hayes a doté le public de Montréal. Depuis longtemps on sentait la nécessité d'un pareil établissement à Montréal. Il était vraiment disgracieux, pour une ville aussi riche et aussi populeuse que la capitale du Canada, de n'avoir qu'une espèce d'auberge malpropre à offrir aux artistes qui voulaient bien la visiter pour y exercer leurs talents. M. Hayes, si bien connu par son esprit d'entreprise et de progrès, a compris ce vide et l'a rempli d'une manière digne de lui et de ses précieuses œuvres. Maintenant Montréal peut ajouter avec orgueil, au nombre de ses édifices publics, le *Théâtre Royal*.

C'est l'intrayable M. Skerrett qui est venu étrenner le nouveau "Théâtre Royal" avec la meilleure Compagnie d'acteurs qui soit encore venue à Montréal, sans oublier sa gentille moitié, Mme Sherret, qui n'a rien perdu de ses charmes et de sa beauté depuis l'année dernière. Walack, ce vétéran des théâtres anglais, que M. Skerret avait engagé pour quelques soirées, a fait ses adieux au public de Montréal, samedi dernier, en répétant, pour la quatrième fois dans la même semaine, *Don César de Bazan* qui a fait fureur à Montréal. (Cette pièce est traduite du français.)

Au moment où le départ de M. Walack était annoncé, M. Skerrett nous informait qu'il avait engagé le célèbre tragédien anglais, Anderson et Madame Bland. (née Faucit) qui a brillé sur les principaux théâtres de Londres et des États-Unis. Après avoir cueilli des lauriers bien précieux en Angleterre, et s'être placé au niveau des Kean, des Kemble et des Macready comme tragédien, Anderson est venu aux États-Unis cueillir les *Dollars* des Américains, qui lui ont été prodigués d'une manière presque merveilleuse.

Anderson et Madame Bland ont fait leur début dans notre théâtre samedi dernier, dans *Othello*; Madame Bland jouait le rôle de *Desdemona*. Jamais *Othello* n'avait été aussi bien représenté à Montréal et nous avons vu avec plaisir que le théâtre était bien rempli. M. Anderson et Madame Bland furent successivement rappelés devant la toile, après la pièce, et salués par des applaudissements frénétiques. Nous devons dire aussi qu'ils ont été bien soutenus par les autres acteurs et, entre autres, par M. Dyot et Mademoiselle Maywood, celle-ci dans le rôle d'*Emilia*, et M. Dyot dans *Iago*. *Iago*, surtout, était inimitable.

M. Anderson et Madame Bland ont depuis paru dans "Lady of Lyons" et "Macbeth" qui ont été répétées deux fois, devant un auditoire toujours se recrutant. La représentation ce soir est annoncée comme étant la dernière de M. Anderson à Montréal; il y aura foule.

V.

L'encouragement et les sympathies qui nous arrivent de toutes parts nous ont engagés à publier aujourd'hui une feuille double, ce que nous nous proposons de faire pendant plusieurs samedis afin de compléter le premier semestre au dernier décembre prochain; et, si l'encouragement continue, nous la publierons toujours double quoique ce soit une augmentation de 50 pour cent sur les dépenses que nous avions prévues. *L'Avenir* ne paraîtra pas mercredi prochain à cause de l'indisposition prolongée du rédacteur qui n'a pu prendre aucune part active à ces deux derniers numéros, mais il paraîtra samedi, double comme de raison.

Nous adressons ce numéro à plusieurs personnes tant de la ville que de la campagne, qui ne se sont pas encore inscrites sur nos listes d'abonnés: nous prions celles de la campagne de renvoyer le journal si elles ne veulent pas y souscrire, quant à celles de la ville nous enverrons sous peu une personne pour avoir une réponse.

Le prix modique et à la portée de tout le monde, de notre journal, qui lui vaut déjà une grande circulation, le rend une voie très facile de faire circuler les annonces; aussi espérons-nous que nos amis voudront bien nous encourager de cette manière.

Don César de Bazan.

Nous commençons aujourd'hui la publication de la fameuse tragédie en cinq actes de DON CÉSAR DE BAZAN; l'ouvrage

paraîtra dans quatre numéros de notre journal, de sorte que ceux qui acheteront *L'Avenir* à son modique prix pourront se procurer cette pièce à meilleur marché qu'elle se vend même à Paris. Nous ne dirons rien pour la recommander; ce chef-d'œuvre théâtral se recommandera mieux par lui-même que par tout ce que nous pourrions en dire; au reste, ceux qui l'ont vu jouer dernièrement en anglais au Théâtre Royal, seront, nous en sommes certains, flattés de le lire en français, d'où il a été tiré.

Aux Correspondants.

T. G. L. Nous nous flattons que notre estimable correspondant voudra bien nous envoyer le morceau qu'il nous a promis à teins pour le prochain numéro. Vu l'indisposition prolongée de l'Éditeur, nous espérons qu'il fera un effort pour nous laisser avoir son manuscrit qui ne manquera d'avoir le même succès que "UN PORTRAIT" auprès de nos lecteurs.

Dr. R., Aylmer. Journaux expédiés.

M. Ls. B., Québec. Aussi expédiés.

Fantaisie.

La Soussignée informe tous les jeunes galants qui désireraient se marier, qu'ils pourront, quand bon leur semblera, trouver en elle, en s'adressant au numéro 12, rue Brise-Fer, une jeune compagne.

Elle s'annonce ainsi avec d'autant plus de confiance qu'elle raccommode assez facilement les fessiers de pantalons, qu'elle n'a pas trop d'appétit, et qu'elle est, au dire de tous, rien moins que ravissante.

Et en effet, tout est charmant chez cette jeune personne, elle a tout pour elle: ses yeux sont noirs et vifs, son pied petit, ses cheveux blonds et son cœur brûlant.

Enfin son minois est si parfait qu'on la nomme populairement *La Crème de Fleurs*. Tout ce qu'elle exige de celui qui pourrait se sentir porté à lui offrir sa main, c'est qu'il ne soit pas trop grand; qu'il ne soit pas *grand coureur*, et que s'il est ivrogne, qu'il n'en prenne qu'un coup à la fois. Elle se flatte d'avoir un nombreux concours de verts et de vrais amoureux.

ROSE CHERIE.

Montréal, 6 août, 1847.

PRIÈRE À MARIE.

Tel qu'au matin, se dégageant de l'ombre,
Un feu brillant suivi de feux sans nombre,
S'élançant au front d'un ciel encore sombre,
En y semant la vie et la splendeur,
Telle à nos yeux, ô vierge bien-aimée!
Type sacré de grâce et de candeur,
Tu sors du sein de la nue enflammée,
Jusqu'au néant abaissant ta grandeur.

Combien de fois sur la femme coupable,
Qu'a tes genoux le repentir accable,
Ange divin, de vengeance incapable,
Tu fais tomber un rayon de bonté!
Dans son regard ravagé par sa flamme
Le mal empreint son cachet redouté:
Mais tu souris, car au fond de son âme,
Le diamant est encore resté.

Le malheureux poursuivant un vain rêve,
Que sur ses pas l'aile du vent enlève,
S'assied pensif sur le bord de la grève,
Pleurant ses jours par torrents emportés,
Mais le sommeil, glissant sous sa paupière,
Vient rafraîchir ses esprits agités:
Il dort... soudain, au sein de la prière,
Un ange est là qui veille à ses côtés.

A chaque fois qu'ici-bas sonne l'heure,
L'humanité gémit hélas! et pleure,
Car l'espérance et l'abuse et la leurre;
Mais en toi seule est son divin support.
Invoquons donc cette vierge adorable,
Tous recueillis dans un pieux transport!
Elle ouvrira de sa main secourable,
Au corps sa tombe, à l'âme un divin port.

Oh! si jamais, céleste bienfaitrice,
Ont vu pour eux luire un jour plus propice
Les affligés sous ta main protectrice,
Accorde-nous un bienveillant espoir.
Plus doux cent fois, ô vierge au cœur candide,
Que les parfums du sein de l'encensoir,
Puissent nos vœux, dans leur essor timide,
Monter vers toi sur les brises du soir!

FERDINAND HUARD.

Bijouterie nouvelle.**B. P. BOIVIN**

N. 80 RUE ST-PAUL VIS-A-VIS LA PLACE JAQ-CARTIER

L'HONNEUR d'informer ses amis et le public qu'il vient de recevoir par les arrivages du printemps un assortiment considérable d'articles de BIJOUTERIE NOUVELLE et du dernier goût parmi lesquels sont les suivants :

MONTRES ET HORLOGERIE

Montres de dames (maillées en or, couvertes.

Do do do do double boîte

Montres de messieurs en or couvertes et double boîte, Lever et Lépine.

Montres d'argent levier à ancre, échappement à cylindre et vertical.

Horloges de fantaisie montées sur porcelaine et en or avec vases et fleurs.

Meilleres Horloges anglaise à ressort et Horloges pour bureaux.

Horloges américaines de huit jours et de 24 heures.

BIJOUTERIE

Pendants ou boucles d'oreille du dernier goût
Epinglettes, Epingles, Bagues de pierres précieuses.

Epingles pour messieurs, Léquets, Coeurs et Croix en or, Ornaments de cou, Chaines d'or, Chaines-Gardes, Cachets pour montres, Chaines d'acier, en sautoir, dito, a Braguelte, Rubans à la Louis-Philippe avec ornements en or et en acier, Chaines et Clefs à Montres, d'argent et d'or, anglaise et française, Boutons d'or et émaillés pour chemises, anneaux de mariage et tous autres articles de bijouterie importée Colliers de jais, Lunettes montées en or ou en argent et en argent platé, Lorgnettes simple et double montées en or ou en or platé, en acier, en écaille, Verres et Lunettes de spectacle de toutes sortes avec boîtes, etc, Tabatières en argent, Cuillères et Fourchettes d'argent toutes faites ou faites sur commande, Huiliers platés, Porte-Carafes, Couverts de plat et toutes espèces d'articles de table. Chandeliers, Cabarets, Mouchettes et Coupes d'argent et platés, Gobelets pour enfants, Cuillères et Fourchettes platés en argent d'Allemagne, Couteaux et Fourchettes d'acier, Couteaux à manches blancs d'ivoires, à la douzaine, dito à manche d'écailles ou de bois, Canifs et Ciseaux, Rasoirs de la meilleure qualité, straps à Rasoirs, Savons et Brosses à barbe. Fusils de chasse à un et deux coups, Pistolet à cylindre, etc. Flasque à poudre, ceintures à plomb et une variété de caps à percussion.

— A U S S I —

UN GRAND ASSORTIMENT D'OBJETS D'ART
ET DE FANTAISIE.

LADIES' COMPANIONS

Ecritoires, Boîtes à ouvrages pour dames, boîtes de toilette pour messieurs, boîtes à montures d'écailles, boîtes et secrétaires de bois rose, Thermomètres, Pots pour l'eau chaude couverts, Compas de poches

— ET ENCORE —

UNE GRANDE VARIÉTÉ DE PARFUMERIES FRANÇAISES,
PANIERES FRANÇAIS ET AMÉRICAINS.

HARDES FAITES

ET

Marchandise sèche a bas prix**C. CORMIER**

Coin des rues Saint-Paul et Saint-Gabriel.

TIENT constamment en main un assortiment complet de marchandises sèches, et de hardes faites, qu'il offre en vente à bas prix, tels que :

Surteut de drap,

Pantalons de casimere

Habit Do.

Do. Tweed.

Paletot de toutes sortes,

Do. Bouragan.

Habits de chasse en tous genres, Veste de Satin, Veste en soie, en laine, et en frappé, tant blanc que de couleur.

Il adresse par cette voie ses remerciements à ses amis ainsi qu'au public en général, et les prie de vouloir bien continuer de le patroniser. Il fera tout en son pouvoir pour les servir avec ponctualité et à bonne condition.

Venez voir, et vous achetez.

Montréal, 14 juillet 1847.

On a besoin

Pour tenir une barre dans un hôtel de cette ville, d'un JEUNE HOMME qui entend les deux langues et qui serait muni de bonnes recommandations. S'adresser à M. J. ROUSSEL, rue Notre-Dame, près de la rue McGill.

Montréal, 20 juillet 1847.

PHARMACIE CANADIENNECoin des rues St-Jacques et St-Lambert,
MONTREAL.

DR. TRUDEL.

14 juillet 184

A l'enseigne du Castor.

No 122 RUE ST-PAUL
MARCHANDISES NOUVELES.

HARDES FAITES, etc.

M. LOUIS PLAMONDON

L'HONNEUR de prévenir le public qu'il vient d'ouvrir à l'endroit indiqué un vaste Magasin de Marchandises Sèches et d'Habilllements tout faits. On pourra se procurer chez lui des Effets et des Hardes à 15 pour 100 meilleur marché que partout ailleurs ; ses prix étant extrêmement réduits. On trouvera au No. 122 coin des rues St-Paul et St-Gabriel, en toutes saisons, un assortiment et un choix considérables de vêtements confectionnés avec les plus grands soins, avec d'excellente Etoffe, et à la portée de toutes les fortunes — AVIS AUX AMATEURS DE BON MARCHÉ.

HABILLEMENTS FAITS SUR MESURES

Habits pour Deuil faits à ordre dans le plus court délai.

M. LOUIS PLAMONDON ayant à son service des Tailleurs habiles sera toujours au courant des modes nouvelles : les ouvrages sont garantis. Habillemeut d'enfants de toutes grandeurs et qualités de 10s. à 20s

M. L. P. reçoit par les premiers arrivages, un grand assortiment d'Effets et de marchandises Sèches de toutes sortes, Drap, Soiries, Casimeres, Doeskins, Satins, Gants, Toiles, Cravates, Chapeaux, Casquettes, etc.

15 pour 100 meilleur marché que partout ailleurs.

Point de second prix.**L'AVENIR.**

L'Avenir paraîtra deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, sous les auspices d'une société en commandite de jeunes gens.

On fera vendre le Journal à deux sous l'exemplaire.

Le prix d'abonnement est de DIX CHELINS par année payables par semestre.

On recevra les abonnements chez M. G. Batchelor, à la Chambre de nouvelles de l'Institut, ainsi qu'à tous les dépôts du journal.

Les annonces seront insérées aux mêmes conditions et au même prix que celles des autres journaux.

DEPOTS DE L'AVENIR.

Pied-du-Courant
Faubourg Québec
Faubourg St.-Laurent
Rue St-Gabriel
Rue Notre-Dame
Faubourg des Récollets

M. Rottote.
Hôtel Contant.
M. G. Batchelor.
Gardien de l'Institut Canadien
Desnoyers et Généreux.
Hôtel Roussel.

Agents de l'Avenir.

St-Ours,
Sorel,
Berthier,
Ste-Anne de la Pêrade,
Trois-Rivière,
Champlain,

Joseph Germain.
J. B. Lamère.
P. J. Guitté.
L. Bureau.
P. Nourrie
J. A. Martineau. éer.

Geo. Batchelor, gérant et rédacteur-en-chef.